

Patrimoine d'Ardèche

Bulletin de la Société de Sauvegarde des Monuments Anciens de l'Ardèche

www.patrimoine-ardeche.com



La ferme Philip - Entrée de l'étable et du logis, côté ouest

Éditorial

Chers amis,

Pour désigner le patrimoine, les Anglo-saxons emploient le mot *heritage*, ce qui est étymologiquement la même chose, le mot latin *patrimonium* signifiant « héritage du père ».

Notre patrimoine ardéchois, dont nous sommes les héritiers, la Sauvegarde s'emploie à le faire mieux connaître et à le promouvoir. C'est le sens des journées de visites organisées tout au long de l'année, comme celles qui sont relatées dans ce bulletin : en juillet au pays de Vernoux et en septembre au pays des sources de la Loire. Châteaux d'un côté, chaumières traditionnelles de l'autre, il s'agit toujours de témoignages de vie de nos prédécesseurs qui ont un message à nous transmettre.

Notre patrimoine ardéchois, nous soutenons, pour cette raison, sa restauration et sa mise en valeur, comme le rappelle l'encart sur le chantier de Rochebonne. Dans ce cas, nous intervenons au sein du FIPA, fonds départemental ; d'autres fois, il s'agit d'aides accordées sur nos fonds propres, comme ce fut le cas pour la restauration d'un car du musée de Vanosc, relatée dans le bulletin précédent.

Il est important de rappeler à ce propos que la restauration d'un bien n'est pas un but en soi et que le meilleur moyen de préserver ce bien est de lui redonner vie en le rendant utile aujourd'hui. Ce peut être en le rétablissant dans son usage antérieur ou en le convertissant vers une nouvelle utilisation, matérielle, pédagogique ou autre. C'est dans cet esprit que votre association oriente une partie de son action, ces dernières années, vers le patrimoine

industriel ardéchois, en collaboration avec une doctorante et des associations amies.

Un patrimoine que je ne saurais oublier, particulièrement en ce moment, est celui que constitue notre chère Société de Sauvegarde, riche de la réunion de toutes vos personnalités. Quand vous lirez ce billet, vous aurez déjà fêté Noël. Je forme donc pour vous et vos proches mes vœux très amicaux pour l'an nouveau. À chacune et à chacun d'entre vous, j'adresse mes souhaits très sincères de joie et de réussite et si, par malheur, souffrances et échecs venaient à vous éprouver, j'espère que vous trouverez assez de force et de soutiens pour les affronter sans être accablés et sans perdre espoir. Comme écrivait Louis Aragon, « Toute nuit fait place au matin. »

Avec toute mon amitié.

Le président
Pierre Court

Sommaire

- p. 2- Rendez-vous de la Sauvegarde : Au pays de Vernoux
- p. 7- Vie d'un chantier en cours soutenu par la Sauvegarde :
Château de Rochebonne
- Forum de l'ASLA : Habitat et environnement en Ardèche
- p. 8- Rendez-vous de la Sauvegarde : En Montagne ardéchoise
- p. 12- Prochain rendez-vous

Rendez-vous de la Sauvegarde

Au pays de Vernoux - 7 juillet 2018

Le samedi 7 juillet avait lieu, dans le secteur de Vernoux, une sortie de la Sauvegarde particulièrement intéressante : Christine Hotolean en avait assumé l'organisation et avait choisi de nous faire découvrir le village de Châteauneuf-de-Vernoux, le prieuré Saint-Félix ainsi qu'un lieu rarement visitable, le château de Vaussèche, que son nouveau propriétaire entreprend de restaurer : un chantier colossal !

Plus d'une trentaine de personnes ont participé à ce rendez-vous avec une halte pique-nique fort sympathique, à Vernoux, dans les jardins de la propriété de Christine, place Rioufol, un ensemble restauré avec soin.

BRÈVE HISTOIRE DE CHÂTEAUNEUF-DE-VERNOUX

Châteauneuf-de-Vernoux est indissociable de sa tour, qui domine le village, lui a donné son nom et en constitue le symbole. *Castrum novum* (le château neuf), est mentionné dans les textes pour la première fois en 1224. Mais sa construction est sans doute largement antérieure, bien qu'aucun élément tangible ne l'atteste, à l'exception d'une pièce de monnaie sarrasine retrouvée à son pied et datant donc probablement des invasions du ^xe siècle, quand l'instabilité et l'insécurité avaient gagné la région, consécutivement à l'effondrement de l'empire carolingien. Son érection s'est très certainement inscrite dans la vague de constructions protectrices qui ont couvert l'actuel territoire de l'Ardèche (cent cinquante recensées, environ, sur la période 950-1200).

Contrairement à la majorité de ces unités fortifiées, qui deviennent alors des chefs-lieux de mandement (ou châtelainie), nouvelle unité administrative de l'époque, et sauf en de rares moments de sa courte carrière défensive, Châteauneuf, village installé d'abord à l'intérieur puis au pied des remparts de la forteresse, fut administré, tout au long du Moyen-Âge, en co-seigneurie au gré des successions et partages familiaux entre les nobles de La Tourette, Chalencon, Tournon ou Pierregourde.

La co-seigneurie est alors un phénomène largement répandu dans le Midi et les suzerains successifs s'accommodent généralement de la situation sans s'en réjouir. Ce statut intermédiaire correspondait bien à sa

nature de vigie et, occasionnellement, de « tampon » au cœur d'une zone à la souveraineté incertaine, souvent contestée et parfois débattue.

Et si l'on passera sur toutes les disputes consécutives aux hommages de l'un ou l'autre à tel ou tel monarque, il suffira pour comprendre cette position frontalière quasi permanente de signaler qu'en 1308, quand l'évêque de Viviers reconnaît l'autorité du roi de France, ses États du Vivarais n'englobent pas encore le nord de la vallée de l'Eyrieux. À cette époque, Châteauneuf, passé sous la tutelle du comte de Valentinois, marque donc la limite sud du royaume de Bourgogne, soumis à l'Empereur, face à La Tourette, porte d'entrée du Vivarais et des États du Languedoc. La région éprouve alors un climat de tension que le rattachement du Dauphiné à la France, quarante-et-un ans plus tard, apaisera sans doute.

Des garnisons se succèdent, rien ne laissant penser qu'elles aient été particulièrement nombreuses. Les donjons grossissent, ce qui permet d'avancer que la tour qui demeure, avec sa largeur nettement supérieure à dix

mètres, de par ses caractéristiques architecturales, doit dater du ^{xiii}e siècle. Et elle aurait été le lieu d'exercice d'un droit de péage sur les chemins passant à son pied, selon l'étude de Franck Bréchon, confirmée par plusieurs éléments archéologiques.

Au moment de la Réforme, le seigneur qui a autorité sur Château-neuf se trouve être François de Barjac et de Pierregourde par alliance, qui deviendra

vite un des principaux chefs huguenots. Il entraîne donc toute la population locale dans la voie protestante. S'en suivront la destruction de l'église paroissiale, jamais reconstruite, puis celle du château, au cœur des guerres de Religion. Pourtant, quand Henri de Montmorency (plus souvent cité sous le nom de M. de Damville), gouverneur du Languedoc, décrète en 1567, en même temps que celles de Vernoux, le démantèlement des fortifications de Châteauneuf, son ordre ne pourra sembler-il être exécuté qu'en 1582, du fait de la résistance des habitants.

Il n'en demeure donc que la tour, le reste des pierres ayant servi à construire la plupart des maisons du



Châteauneuf-de-Vernoux - La tour

bourg. Ce simple pan de mur se plaît et s'entête cependant à toiser la campagne comme un phare sa baie, d'autant plus immanquable qu'il est illuminé la nuit, luisance parmi les étoiles au ciel d'été ou halo diffus perçant les brumes hivernales. Mais l'édifice n'a donc guère d'histoire connue, aucune assise particulière dans le temps, peu de documents le mentionnent et sa vie active fut apparemment furtive.

À la fin du ^{xvii}e siècle, « l'aspect du château était déjà à peu près tel qu'aujourd'hui. En avant, fondé sur un roc en saillie, se dressait la façade d'une tour carrée à trois étages, jadis surmontée d'une échauguette et flanquée, à ses angles supérieurs, de deux tourelles en encorbellement dont l'aspect a dû être gracieux », selon l'historien Jules Sonier de Lubac (*Revue du Vivarais*, 15 juin 1893). Les amas de pierres alentour ont servi à construire les maisons actuelles.

« Cette ombre de fief sans toit et sans justice [...] où la Révolution ne trouvera rien à détruire » (Sonier de Lubac, *op. cit.*), passera dans les mains de différents propriétaires avant d'être récemment acquise par la commune qui en assure l'entretien. Ce sont donc plutôt les persécutions contre les pasteurs, après la révocation de l'Édit de Nantes (1685), et la révolte des Camisards au ^{xviii}e siècle, qui marqueront fortement et durablement l'histoire et la mémoire du village, plus encore que la Révolution, qui n'a pas



Le prieuré Saint-Félix

laissé de traces particulièrement sensibles sur le plateau de Vernoux. Le développement agricole permettra ensuite un essor de la population locale qui oscillera entre 500 et 550 habitants tout au long du ^{xix}e siècle. C'est l'époque où plusieurs commerces et artisans sont installés à Châteauneuf.

La municipalité profitera de la promulgation de la loi de 1905 sur la séparation des Églises et de l'État pour demander et obtenir le changement de nom de la commune : Saint-Félix-de-Châteauneuf deviendra en 1909 Châteauneuf-de-Vernoux, appellation plus appropriée au souhait de la majorité des administrés, aux convictions protestantes et/ou laïques.

La première guerre mondiale et l'exode rural saigneront ensuite progressivement la commune, tombée en-dessous du seuil des 200 habitants dans les années 1970. Mais la qualité de vie de ce « Petit Nice », tel qu'on le surnomme souvent, adossé au flanc sud du Serre de la Roue qui le protège du vent du nord, et un regain de l'activité économique attirent désormais à la fois les

néo-ruraux et les jeunes ménages. Cet apport a fait repartir à la hausse, depuis une quinzaine d'années, la courbe des recensements qui atteint 250 résidents permanents. La fréquentation de la crèche, installée en 2010 dans l'ancien temple, en est le vivant témoignage.

Patrick LAFAYETTE

PRIEURÉ SAINT-FÉLIX

La visite du prieuré Saint-Félix a été très intéressante, voire captivante, grâce à l'intérêt que son propriétaire, Olivier Chastagnaret, a su susciter en évoquant non seulement son histoire mais en nous faisant découvrir différents aspects du lieu.

Nous avons commencé la visite devant le parvis de la chapelle, aujourd'hui petite église paroissiale, qui donne sur une cour bordée d'un côté par un ancien cimetière et de l'autre par le mur du jardin intérieur de la demeure des anciens prieurs qu'Olivier Chastagnaret a achetée en 2012. Après rappel de quelques caractéristiques

historiques du prieuré, nous sommes entrés dans l'église, puis, en empruntant une porte à gauche du chœur, nous avons pénétré dans l'ancienne chapelle funéraire, encore visible grâce à ses arceaux ogivaux. La visite s'est poursuivie jusqu'aux pièces du rez-de-chaussée du prieuré, dont la cuisine témoigne plus que les autres pièces des vestiges du passé. Nous avons alors

débouché sur le jardin intérieur, un magnifique carré de verdure et de plantes avec, au fond contigu au prieuré, des bâtiments bas qui servaient de remises. C'est dans ce havre de verdure que nous attendaient des rafraîchissements.

Enfin, en empruntant la porte du prieuré, Olivier Chastagnaret nous a montré l'allée qui y mène et qu'il est en train de rénover de façon remarquable. Il nous a ensuite fait descendre de quelques mètres pour voir en contrebas les caves voûtées qui servaient de réserve alimentaire. C'est avec ce point de vue que nous avons pu admirer le prieuré dominant les alentours et apparaissant avec éclat dans la lumière de juillet.

Un peu d'histoire

Situé sur la commune de Châteauneuf-de-Vernoux, le prieuré Saint-Félix aurait été construit sur un ancien lieu de culte celtique dédié aux morts comme semblerait l'indiquer la pierre encore visible devant l'entrée de l'église sur laquelle il fallait monter pour se présenter. Il

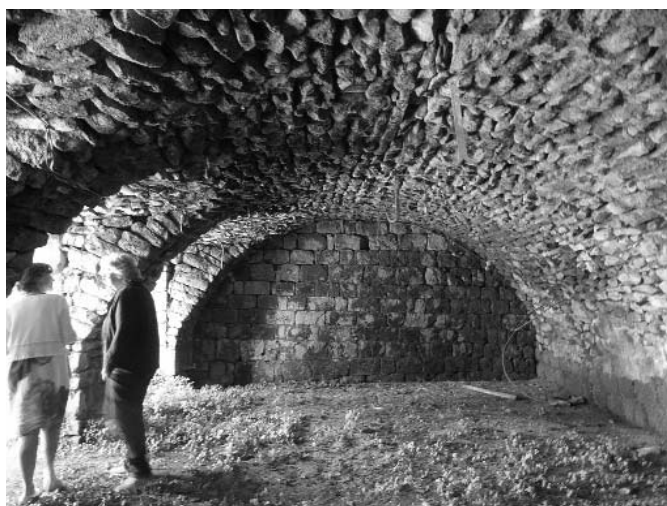
a vraisemblablement été rattaché, à l'origine, à l'abbaye de Cruas. D'abord érigé sous le vocable de Saint-Benoît avec pour prieurs des bénédictins, il prend le nom de



Avec le propriétaire du prieuré Saint-Félix

Saint-Félix, sans qu'on en sache la raison. Pourquoi ce changement de nom ? Cette nouvelle appellation invoquerait-elle le martyr de saint Félix au III^e siècle, considéré comme l'un des fondateurs de l'Église de Valence ? Ou serait-ce en référence à Félix I^{er}, pape de 269 à 274 ? Quoi qu'il en fût, le prieuré Saint-Félix était une ferme exploitée au profit du couvent dont il dépendait et que dirigeait un prieur envoyé par sa communauté.

Au XIV^e siècle, date à laquelle les archives en font mention, le prieuré – propriété de la famille de Hautvillard dont le château est à Silhac – change de statut. Il devient « bénéfice ecclésiastique » comme l'atteste un terrier de 1315. Ce bénéfice, transmis d'oncle à neveu pendant deux siècles, provient des terres exploitables gérées par les prieurs successifs qui ont



Prieuré Saint-Félix - Les caves

tendance à les sous-estimer dans le but d'amoindrir les redevances.

Vers le milieu du XVI^e siècle, le courant réformé ayant détruit l'église paroissiale de Châteauneuf, le prieur de Saint-Félix, François Vachier, décide en 1644 d'établir une cure au prieuré. Au bout de quatre ans, à la suite de la démission du prieur, le prieuré échoit à Jean-Pierre des Boscs de Saignes dont la famille est originaire de Saint-Barthélémy-le-Pin. Le dynamisme du nouveau prieur, qui ne cesse d'intenter des procès aux différents propriétaires pour récupérer les droits et revenus de la cure de Châteauneuf et de ses six chapelles, fondées par des nobles des environs, aboutit à la construction, en 1670, d'une église. Édifiée à côté de la chapelle Barrier



Prieuré Saint-Félix - La chapelle

construite en 1511, dont il reste aujourd'hui la trace sous la forme d'une pièce aux arcs ogivaux enchassée entre l'église et la maison d'habitation, la nouvelle église est bénie avec l'autorisation de l'évêque, le 8 mai 1672.

Après la mort de Jean-Pierre des Boscs, le 20 mai 1704, le prieuré qu'il a légué au fils de sa sœur, l'abbé des Morfins, est résigné en 1719 à son neveu l'abbé Jean des Boscs. Ce dernier le transmet à son petit neveu, Jean-Marc des Boscs en 1777 qui vient d'hériter de la succession de son frère aîné qui avait fait fortune à Saint-Domingue. Riche de 300 000 livres, il fait alors construire en 1780 une demeure confortable qui communique intérieurement avec l'église. Il acquiert de beaux domaines, dont Barrier et La Grange. Cet homme généreux et hospitalier, et peut-être acquis aux idées

nouvelles au point d'abandonner son traitement au profit de la République, traverse la période révolutionnaire sans encombre et meurt en 1824. Il repose dans une crypte sous le chœur de l'église.

Sa famille garde le prieuré jusqu'au décès le 4 août 1970 de M. Henri Affre, qui avait légué le prieuré au diocèse de Viviers. Grâce à la famille Percie du Sert qui l'achète le 14 mai 1976, il est sauvé de la ruine et entretenu jusqu'en 2012, date à laquelle Olivier Chastagnaret en devient le propriétaire.

*Nathalie VIET-DEPAULE
d'après des notes d'Olivier CHASTAGNARET*

Sources

Madame Jean MIRABEL-CHAMBAUD, *Si Vernoux m'était conté...*, édité par le syndicat d'initiative de Vernoux, 1969, p. 103-113.

Voir A. CHAREYRE, « Le château du Haut-Villard à Silhac », *Revue du Vivarais*, t. LXXI (1967), n° 3.

CHÂTEAU DE VAUSSÈCHE

Son histoire

Situé sur la commune de Vernoux-en-Vivarais, le château de Vaussèche se découvre au fond d'un petit val, au centre d'un territoire délimité par un ruisseau et une route. Il était à l'origine une importante maison forte qui, comme tout monument historique, a évolué du



Dominique Joassin nous accueille

Moyen-Âge au XVIII^e siècle. La première mention du château date, selon les sources, de 1254 ou de 1268, dates auxquelles il est attesté qu'il a appartenu à Pierre de Presles, seigneur de Vaussèche, mais qu'une partie du domaine, « dit tènement de la Bruyère », était propriété de Pierre de Saint-Priest. Ce tènement cédé en 1268 à Jean de Colans, seigneur des Peschiers à Vernoux, puis à

Hugon de Presles, est donné en 1279 à André Maurice, châtelain de Chalencon au Pont de Chervil. Au gré des alliances, le domaine de Vaussèche retrouve son unité. Il est possible d'énumérer à partir du mariage, en 1548, de Louis de Presles, écuyer, seigneur de Vaussèche, du Chambon et de Geys, avec Guillaumette de Chambaud, héritière du château de La Tourette, les noms des différents propriétaires de Vaussèche : il passe de la famille de Presles en 1593 à celle de Ginestous puis, en 1666, à celle de La Rivoire dont les descendants, seigneurs de la Tourette, possèdent Vaussèche jusqu'à la Révolution.



Château de Vaussèche

Entre-temps, le 12 février 1732 le château avait été témoin d'un événement historique qui mérite d'être signalé : l'arrestation du pasteur Pierre Durand – le restaurateur et martyr du protestantisme¹ – au gué qui permettait de franchir le ruisseau du domaine sans que son propriétaire, Just-Antoine de la Rivoire, ait été impliqué dans cette affaire. Les tribulations révolutionnaires ont conduit la famille de La Rivoire à vendre Vaussèche. Selon les archives consultées par différents auteurs, Jean-Pierre Pourret, notaire à Vernoux, l'achète en 1813 ou en 1817. Après sa mort en 1828, le château est acheté successivement par M. de Vallon, puis par Jean-Jacques Badon, maire de Vernoux, et revient, par héritage en 1849, à la famille Sonier de la Boissière qui le conserve jusqu'en juillet 2015, date à laquelle Dominique Joassin l'acquiert et décide de le réhabiliter.

Son architecture

C'est Dominique Joassin, qui nous a accueillis et nous a expliqué l'architecture de Vaussèche. Il a tenu à nous faire faire le tour du château avant d'en visiter l'intérieur. Composé de quatre tours rondes, dont deux ont été arasées et d'une tour rectangulaire dite tour Sarrasine, plus ancienne, Vaussèche laisse voir trois phases de construction du XIII^e au XV^e siècle. Sur la façade ouest, on remarque les restes d'une fenêtre à meneaux avec des

1- Voir sur Internet :

http://medarus.org/Ardeche/07celebr/07celTex/durand_pierre_et_marie.html

petits écussons qui a été bouchée. Dans la tour nord, au rez-de-chaussée, il subsiste des canonnières à ras du sol, traces d'une période peut-être antérieure au XIII^e siècle. La partie en ruine aurait été édifiée au XVIII^e siècle.

Nous avons poursuivi la visite à l'intérieur du bâtiment découvrant dans la tour sud, à droite de la porte d'entrée, un escalier à vis qui distribue toutes les pièces sur différents niveaux. À gauche de l'entrée, nous avons pénétré dans la cuisine avec son évier en pierre, sa cheminée et son beau dallage en pierre,



Au château de Vaussèche

puis dans les pièces du rez-de-chaussée, toutes voûtées, notamment la « salle des gardes » qui possède une cheminée dans laquelle une porte donne accès au rez-de-chaussée de la tour nord.



Château de Vaussèche - Cheminée du XV^e siècle

À l'étage, nous avons pu admirer une belle pièce de réception avec une immense cheminée du XV^e siècle – classée monument historique le 6 février 1981 et qui serait unique en Ardèche –, plusieurs fenêtres à meneaux et un plafond à la française. Cette grande salle, la plus prestigieuse du château, ouvre sur la chapelle à croisée d'ogives aménagée dans la tour sarrasine qu'éclairent quatre baies. Au-dessus, au troisième étage, une autre grande pièce avec cheminée du XVI^e siècle moins imposante que celle de la pièce de réception correspond à la partie « privée » de Vaussèche avant la Révolution. Les pièces situées à gauche de l'escalier, à partir du premier étage, ont été beaucoup remaniées au XIX^e siècle. Inscrit partiellement (façades et toiture) à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques depuis 1981, Vaussèche nécessite une nouvelle campagne de restauration. La Sauvegarde avait déjà apporté une aide en 1973 pour la consolidation de trois cheminées et en 1975 pour la réfection de la toiture. Conduite par l'architecte en chef des Monuments historiques, Didier

Repellin, la restauration de la partie ouest devrait débuter en 2019, à la suite du permis de construire délivré fin 2017. Les travaux prévus sont la réfection complète de la toiture, d'une partie de la charpente et le rehaussement des deux tours qui avaient été arasées. Il est également prévu de rouvrir la fenêtre à meneaux située au deuxième étage côté ouest, d'en créer une au premier étage et de remettre en état les autres fenêtres du XV^e siècle à l'exception des deux du rez-de-chaussée. Cette restauration devrait

permettre de faire revivre le lieu en proposant des manifestations culturelles et l'ouverture de la bâtisse au public. Il est possible de suivre l'évolution des chantiers grâce au blog : <https://chateaudevausseche.com>, que le propriétaire a ouvert.

À l'issue de la visite, nous avons pu discuter des futurs aménagements de Vaussèche avec Dominique Joassin, qui a su communiquer sa passion pour son château, et goûter les rafraîchissements offerts et vivement appréciés pour clore cette après-midi ensoleillée de juillet.

Nathalie VIET-DEPAULE

d'après des notes de Dominique JOASSIN

Sources :

MADAME JEAN MIRABEL-CHAMBAUD, *Si Vernoux m'était conté...*, édité par le syndicat d'initiative de Vernoux, 1969, p. 71-77.

BENOÎT d'ENTREVAUX (Florentin), *Armorial du Vivarais*, Marseille, Laffitte reprints, 1973, p. 476.

RIOU (Michel), *Ardèche, terre de châteaux*, La fontaine de Siloé, Montmélian, 2002, p. 238-246.

FOURNET-FAYARD (Jocelyne), « Maisons fortes en Haut-Vivarais », *Châteaux et maisons fortes en Vivarais*, Mémoire d'Ardèche et Temps Présent, Cahier n° 123, 15 août 2014, p. 59-61.

SONIER de la BOISSIÈRE (Claire), *Château de Vaussèche. Aperçu d'architecture*, monographie, s.l., s.d., déposé aux Archives départementales de l'Ardèche en 1997.

Vie d'un chantier en cours soutenu par la Sauvegarde Château de Rochebonne

D'importants travaux, soutenus de longue date par la Sauvegarde, sont toujours en cours pour consolider et mettre en valeur les vestiges du château de Rochebonne, sur la commune de Saint-Martin-de-Valamas. Nous avons demandé à Roger Dugua, président de l'association des Amis de Rochebonne¹, de bien vouloir faire le point sur l'avancement de ce chantier.

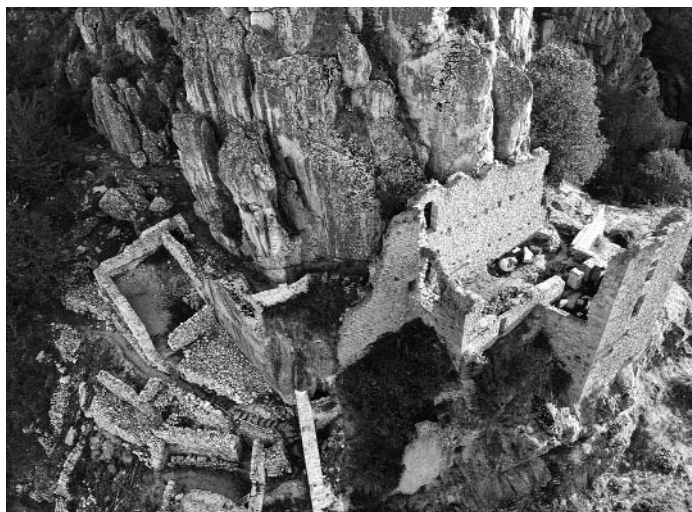
« L'entreprise Roche, d'Accons, devait commencer les travaux fin septembre/début octobre. Notre équipe de bénévoles est donc intervenue chaque vendredi sur le site pour améliorer les conditions de stockage des matériaux et surtout remettre en état le petit canal d'irrigation des terres sur une longueur de 250 mètres. Hélas, si nous avons eu un peu d'eau au moment de terminer ce canal, les semaines qui ont suivi ont été catastrophiques, la terre absorbant le rare filet d'eau. Impossible dans ces conditions d'envisager le démarrage des travaux.

Voici quelques nouvelles plus précises :

L'acheminement des matériaux par hélicoptère (chaux, sable...) aura lieu le 9 novembre. Les travaux commenceront dès le lundi 12 pour une durée de six à sept semaines. Évidemment nous entrons dans une période plus difficile qu'en septembre, avec le risque d'avoir des jours imprévisibles compte tenu du climat. Notre équipe de bénévoles vient d'être renforcée par l'arrivée de jeunes retraités dont l'un dispose d'un drone et nous a fait de très belles vues ainsi qu'une vidéo visible sur Youtube (château de Rochebonne, par Lucas Étiévant). »

Roger DUGUA

1 On pourra trouver une présentation de l'association des Amis de Rochebonne dans *Patrimoine d'Ardèche*, avril 2016, n° 38.



La photographie de gauche montre l'important travail réalisé par les bénévoles : ferme du château à l'ouest des ruines, c'est là que va démarrer le chantier. Côté est, à l'entrée du château, on a retrouvé une de ses citernes. Elle mérite d'être mise en valeur

Habitat et environnement en Ardèche

Le 19 octobre, un forum était organisé par l'Académie des Sciences, Lettres et Arts de l'Ardèche (ASLA), en collaboration avec le Conseil en architecture, urbanisme et environnement de l'Ardèche (CAUE) et le PNR des Monts d'Ardèche au château de Rochemure à Jaujac. Son thème était : Habitat et environnement en Ardèche. Douze intervenants devaient aborder ce vaste sujet des origines à aujourd'hui avec un aperçu sur les évolutions possibles du futur. Malheureusement, deux ne pouvaient être présents. La journée fut néanmoins fort intéressante.

Le déroulé des interventions se faisait suivant la chronologie. Il débuta par l'époque gallo-romaine avec Joëlle Dupraz¹ qui nous parla de la ville d'Alba. Suivit l'habitat à l'époque médiévale par Yves Esquieu² avec l'exemple de Viviers. Un bilan des travaux menés par historiens, ethnologues et archéologues sur l'habitat rural du second Moyen-Âge et de l'époque moderne fut fait ensuite par Pierre-Yves Laffont³. L'habitat à l'époque moderne fut également évoqué par Laurent Béchetoille⁴ avec les constructions des fermes en dur qui se multiplient à partir du milieu du XVIII^e siècle. Avec Pierre-Antoine Landel⁵, furent abordés les paysages de terrasses qui, s'ils ne furent pas à proprement parler de l'habitat, sont des milieux importants, « ancreurs » des spécificités locales. Une conclusion fut apportée par Flore Vigné⁶ qui exposait l'état des lieux du bâti industriel existant et les perspectives de sa reconversion.

1- J. Dupraz est archéologue, chercheuse associée à l'UMR 5140 Montpellier université Paul Valéry et membre de l'UMR 7299 université Aix-Marseille-CNRS Centre Camille Julian. 2- Y. Esquieu est professeur émérite d'histoire de l'art et archéologie médiévale de l'université d'Aix-Marseille.

3- P.-Y. Laffont est maître de conférences en histoire et archéologie médiévale à l'université Rennes 2, membre directeur du Centre de recherche en archéologie, archéosciences et histoire (UMR 6566 du CNRS). 4- L. Béchetoille est architecte DPLG. 5- P.-A. Landel est maître de conférences géographie à l'université Grenoble Alpes, laboratoire PACTE, CERMOSEM (Le Pradel), président du Conseil scientifique du PNR des Monts d'Ardèche. 6- Fl. Vigné est doctorante à l'université Grenoble Alpes, en contrat CIFRE PNR des Monts d'Ardèche/CERMOSEM Grenoble.

Rendez-vous de la Sauvegarde

En Montagne ardéchoise : Sagnes et Goudoulet, Péreyres, Sainte-Eulalie

29 septembre 2018

Cette sortie, organisée par Irma Roux, avec l'aide d'autres adhérents de la Sauvegarde et de Liger, a rassemblé près d'une quarantaine de participants et suscité un très vif intérêt.

« Montagne » ou « Plateau » ?

Les deux termes sont employés pour désigner cette région de hautes terres qui est le toit de l'Ardèche dont elle possède les plus hauts sommets : le Mézenc (1 754 m) et le Gerbier de Jonc (1 551 m). Avec l'altitude, c'est la platitude qui la caractérise ; il s'agit en effet d'une vieille pénéplaine prolongeant les plateaux du Velay, un pays aux vastes horizons et aux douces ondulations, piqué de nombreux suc de phonolithe, témoins, avec les épanchements basaltiques, d'un volcanisme intense du Miocène au Quaternaire. Mais, pour ceux qui viennent du bas pays, comme la plupart d'entre nous aujourd'hui, c'est une



M^{me} Lucienne Chanéac, première adjointe au maire de Sagnes-et-Goudoulet et le président Pierre Court

montagne que l'on n'atteint qu'en gravissant de fortes pentes, résultant du soulèvement de la bordure sud-est du Massif Central cisailée par un faisceau de failles. Le géographe Pierre Bozon l'appelle Montagne, tout en notant que cette région « n'est montagne que pour celui qui a à monter. »

La géologie a créé ici une frontière géographique majeure : la ligne de partage des eaux entre Atlantique et Méditerranée. Au nord-ouest de cette ligne, que nous franchissons aujourd'hui, la Loire et ses affluents s'écoulent doucement vers l'océan. Au sud-est, les rivières tributaires du Rhône dévalent en flots impétueux.

La région d'Ardèche où nous entrons, au-dessus de 1 000 mètres d'altitude, porte l'empreinte d'hivers rigoureux ayant amené les hommes à s'abriter dans de solides bâtisses et à ne compter que sur des cultures robustes et, surtout, sur l'élevage, essentiellement bovin, qui bénéficie d'une herbe abondante et de qualité, donnant une viande distinguée par le label « fin gras du Mézenc ».

Les étés, agréablement frais, offrent de belles journées ensoleillées, avec un air sec et pur.

Nous en profitons aujourd'hui et c'est sous un beau ciel bleu, malgré la proximité de l'équinoxe de septembre, que nous rejoignons Irma Roux et découvrons Sagnes-et-Goudoulet et ses nombreux toits de lauzes serrés autour de l'église.

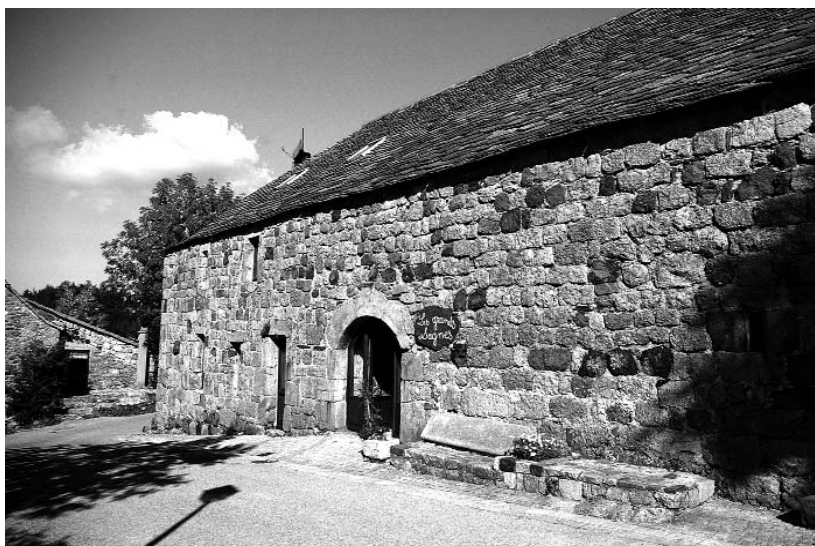
Découverte des Sagnes-et-Goudoulet

M^{me} Lucienne Chanéac, première adjointe, nous accueille au nom du maire, Christian Lévêque, dans la salle polyvalente, ancien presbytère. Après un café de bienvenue, généreusement accompagné de viennoiseries, elle nous présente sa commune de 130 habitants (il y en avait 1 059 en 1821 et encore 792 en 1911), étendue sur 2 500 hectares, qui a été créée en 1790 par la réunion de deux mandements, celui des Sagnes (nom désignant des zones marécageuses) et celui de Goudoulet (une goudoule est une rigole), qui dépendait de l'abbaye d'Aiguebelle. Elle nous énumère ensuite les travaux récemment effectués par la municipalité : réfection des toits de lauzes de l'église et, antérieurement, de la salle polyvalente, construction, avec la participation de l'association Liger, de toilettes et d'une cabine téléphonique couvertes de lauzes. Suit logiquement la liste des projets à réaliser : restauration du toit de lauzes du gîte rural (ancienne école), révision du mur du chœur de l'église, affecté par de graves infiltrations, et restauration du « poilu » en fonte du monument aux morts.

Nous faisons ensuite un rapide tour du cœur du village, en commençant par l'église toute proche, construite en 1880 dans le style néo-roman, l'édifice antérieur se révélant trop petit face à la poussée démographique et, peut-être, à l'essor du pèlerinage à sainte Marguerite. La sainte était alors invoquée pour la « maladie des Sagnes », provoquant de très douloureuses rougeurs de la peau, des affections oculaires et le rachitisme des enfants ; sa fête est toujours célébrée ici, avec beaucoup d'émotion, un dimanche proche du 9 septembre. Le clocher pointu de l'église du XIX^e siècle, détruit par la foudre en 1933, a été doté l'année suivante d'une couronne crénelée, forme en vogue à l'époque. Dans le chœur de l'église, nous observons la prolifération de moisissures vertes dues aux infiltrations signalées par M^{me} Chanéac.

En sortant de l'église, nous découvrons la superbe toiture en lauzes de la ferme des Grands Sagnes, solide bâtisse, classée Monument historique en 1986, qui était à l'origine le prieuré Saint Robert de Turlande, fondé au XIII^e siècle par les moines de La Chaise-Dieu. Aujourd'hui propriété privée, elle fut, dans les années 1970, une des premières fermes auberges de la Montagne ardéchoise. Sa silhouette massive, ses encadrements d'ouvertures et chaînages d'angle en larges pierres taillées et son four à pain débordant lui confèrent un fort caractère.

À quelques pas de là, après un coup d'œil à la nouvelle cabine téléphonique signalée plus haut et déjà désaffectée par l'administration, nous arrivons à la mairie, qui occupe le niveau inférieur de l'ancien presbytère, sous la salle polyvalente. Dans la salle de réunion, belle pièce voûtée, on découvre avec surprise un ancien puits dont la margelle est bien mise en valeur.



Ferme des Grands Sagnes

Notre dernière halte est pour le monument aux morts, jouxtant l'église et le cimetière, qui présente la singularité d'afficher les dates « 1914-1919 » pour la Grande Guerre, dont il situe ainsi la fin au traité de Versailles et non à l'armistice. Notons que certains historiens considèrent que le conflit s'est poursuivi jusqu'au traité de Lausanne, en 1923.

La **pailbisse de Pra Plot** (inscrite à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques en 1985)

Sans nous mêler de cette querelle, nous prenons maintenant la route vers la première chaumière à notre programme, dont le propriétaire nous attend. Après la chaussée asphaltée sur la commune des Sagnes, un bref chemin de terre, sur le territoire de Péreyres, nous amène à Pra Plot (le pré plat). Nous y sommes chaleureusement



Pra Plot

accueillis par le maître des lieux, Rafi Pechrikian, venu spécialement pour la circonstance.

La découverte du site est un éblouissement ! Les prairies du plateau où nous sommes dominant un versant qui plonge rapidement vers le hameau de Chabron et la vallée de la Bourges, 350 mètres en contrebas. Campée à 1 270 mètres d'altitude, sur le rebord du plateau, la **pailbisse** de Pra Plot commande un panorama grandiose, magnifié par la lumière de cette fin d'été. Son haut toit de genêt à très forte pente,

d'où dépasse sur un angle la longue corne de la cheminée, est typique des chaumières de la Montagne, dont la silhouette si particulière ne s'oublie pas. Le parfait état de sa couverture et de ses murs soigneusement jointoyés manifeste les soins méticuleux dont elle est l'objet. D'ailleurs, Rafi Pechrikian nous décrit d'emblée avec passion les travaux qu'il a effectués pour éviter la

ruine du bâtiment, notamment la réfection de la haute toiture, élément essentiel pour la préservation d'une telle bâtisse, et la création d'un drain très important pour assainir le mur nord, traditionnellement enterré pour abriter les maisons de la redoutable *burle*¹. Beaucoup de travaux ont aussi été exécutés à l'intérieur, transformant l'étable en espace habitable et améliorant le confort de l'ensemble, tout en veillant à conserver l'authenticité du bâtiment.

Côté ouest, une rampe donne accès à la vaste *fenière* (fenil), où il est possible d'apprécier l'architecture de la charpente élancée et la technique délicate du piquage des genêts.

Devant la façade méridionale, à l'ombre d'un bosquet d'arbres majestueux, un ancien jardin conserve quelques roses contre un mur.

Plus loin, une source permet la culture de légumes rustiques : choux, pommes de terre, courges... dont la belle taille révèle la fertilité du sol.

La ferme, ne figurant pas sur la carte de Cassini, ne serait donc pas antérieure au XVIII^e siècle, et l'enregistrement, en 1759, de la naissance de Marie Philippot la ferait dater du début ou du milieu de ce siècle.

Pra Plot aurait d'abord été une grange de la ferme de Pouzol, située à 2,5 km au sud, ses occupants étant alors des fermiers qui ne restaient que quelques années, ce qui



Rafi Pechrikian à la source de Pra Plot

1 – la burle est un vent du nord glacial qui soulève la neige et la fait tourbillonner, pouvant aller jusqu'à égarer et suffoquer l'homme pris dans la tourmente.

expliquerait le faible nombre de naissances et de mariages mentionnés dans les registres que Jackie Lefebvre a consultés.

À la fin du XIX^e siècle, la famille Durand devient propriétaire et le restera jusqu'à ce que Mathilde Durand, née en 1912, vende le domaine en 1988 et se retire à Burzet, où elle décède vingt ans plus tard.

Un des fils de Pra Plot, Ernest Durand (1901-1962) était allé habiter, avec son épouse Maria, à la ferme du Cayrou (Gueyrou sur la carte IGN)), où nous nous arrêtons brièvement au retour vers les Sagnes. Maria, devenue



Le Cayrou

veuve, ayant vendu le Cayrou pour aller vivre aux Sagnes, les nouveaux propriétaires durent s'occuper en urgence de la toiture en genêt dont le très mauvais état menaçait la maison de ruine. Mais, au lieu de faire le choix d'une toiture en genêt traditionnelle, comme celle de Pra Plot, ils eurent recours à une solution mixte : des plaques de « Bacacier » posées sur la charpente originelle très pentue et couvertes d'un grillage où furent ensuite piqués les rameaux de genêts. Il est dans ce cas impératif de laisser entre « Bacacier » et genêts un espace suffisant pour assurer une bonne ventilation. Le rendu final ne peut tromper un puriste, mais la méthode préserve le bâtiment de façon élégante, économique et durable. Aujourd'hui, le Cayrou, bien entretenu, est une plaisante résidence secondaire.

Sainte-Eulalie : l'hort de Clastre

Après un sympathique pique-nique à la salle polyvalente des Sagnes, Robert Brisson guide aimablement notre caravane de voitures vers Sainte-Eulalie, où Irma Roux nous fait découvrir l'hort (jardin) ethnobotanique de la ferme de Clastre. Elle nous en présente successivement les diverses familles de végétaux dont la variété illustre l'exceptionnelle biodiversité de la région, due à la nature ainsi qu'à des interventions humaines. Le géologue Jean-Baptiste Dalmas avait noté que l'altitude favorisait les espèces « qui ont besoin pour vivre de l'abri protecteur de la neige pendant l'hiver et de l'azur du ciel pendant l'été. » Mais il faut aussi rappeler le rôle des moines qui ont introduit des espèces nouvelles et favorisé la multiplication de plantes naturellement plus rares.

Les commentaires d'Irma Roux sur les propriétés et l'utilisation des végétaux observés suscitent un très vif

intérêt et sont, pour beaucoup d'entre nous, l'occasion de découvrir que la cueillette des plantes médicinales et aromatiques, organisée et règlementée, est régulièrement pratiquée dans la région. Suite à cette visite, notre amie a bien voulu rédiger un exposé sur ce sujet, enrichi de son expérience personnelle de cueilleuse.

Faute de place, hélas, dans ce bulletin, il figurera dans le prochain numéro.

La ferme Philip (inscrite à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques en 2018)

Dernière étape de notre journée : la ferme Philip, appelée Feally dans le patois local et dans les vieux actes notariés. Sa situation, à un kilomètre au sud-ouest du Gerbier de Jonc, à 1 330 mètres d'altitude, et sa réputation d'être encore très proche de son état d'origine lui valent un grand nombre de visiteurs. Son aspect extérieur et son agencement intérieur n'ont en effet guère changé et elle conserve un grand nombre d'objets du quotidien d'autrefois.

L'inscrire, il y a quelques mois, à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques a donc été une reconnaissance, d'ailleurs un peu tardive, de son grand intérêt patrimonial.

Nous sommes accueillis par Léon Chareyre, le propriétaire, dont la famille a acquis le domaine en 1742 et qui est aujourd'hui un personnage emblématique de la Montagne, fréquemment sollicité par les médias. Non sans raison ; à 86 ans, l'homme affiche une robuste constitution et conserve l'œil pétillant de malice. Sa façon de conduire la visite, nous allons le voir, est très astucieusement réfléchie. Son expérience de maçon, piqueur de genêts, poseur de lauzes et agriculteur en fait un guide particulièrement qualifié, servi par une belle faconde fleurie d'humour.



Léon Chareyre sur sa grande échelle

La ferme Philip, vraisemblablement antérieure au XVIII^e siècle, est une construction rectangulaire de 31 mètres de long et 10,50 mètres de large, allongée d'est en ouest, dont le toit descend jusqu'au sol du côté nord. Agrandie au XVIII^e siècle, pour abriter deux familles, elle comporte deux habitations et deux fours à pain, de part et d'autre de l'étable.

Suivant le chien de la maison qui accompagne très fidèlement son maître et qui, connaissant parfaitement la visite, avance ou s'arrête toujours très à propos, nous arrivons devant la longue façade de la ferme, orientée au midi. Léon Chareyre nous commente alors, secondé par son frère Julien, l'implantation de ce bâtiment dans son environnement et nous raconte la vie au fil des saisons sous le climat rigoureux de la région.

Face à nous, saillant de la façade, l'*arcas*, sorte de sas voûté donnant accès à la fois à l'étable et à l'habitation, possède un toit de lauzes, comme les fours à pain, tout le reste du bâtiment étant couvert de genêts. Les murs, épais d'un mètre, sont montés à sec et comportent deux parois encadrant un espace rempli de petites pierres et d'argile assurant l'imperméabilité. De longues pierres transversales, les *trafiches*, assurent la liaison entre les deux parois. Des poutres en bois forment les linteaux des grandes portes de la *fenière* et de l'*arcas*, tandis que les petites ouvertures ont des linteaux en pierre ou en bois.

Pénétrant dans l'*arcas*, nous découvrons, à droite, un large bassin en bois, le *bachas*, qui servait d'abreuvoir pour les bêtes et de réserve d'eau pour la maison. Un tuyau y déverse en continu l'eau d'une source proche. À gauche, une petite ouverture donne accès à la soue des cochons, sombre et voûtée. Le fond de l'*arcas* est ouvert sur la vaste étable, cœur du bâtiment, longue de 16 mètres, dont la mangeoire, contre le mur du fond, est alimentée directement depuis la *fenière* par des trappes ouvertes dans le plafond. Celui-ci est soutenu en son milieu par une longue poutre, la *chareyre*, supportée par des poteaux de bois, les *pountiers*, reposant au sol sur de grosses pierres.

L'habitation la plus ancienne, située à l'est, est constituée d'une pièce unique, partiellement dallée, éclairée par deux petites fenêtres. Au fond, sous une grande voûte, s'ouvre la gueule du four à pain, où Léon Chareyre allume un feu de branches pour accompagner ses commentaires. Pas de foyer proprement dit ; la cheminée partant de la voûte évacue la fumée du four et du feu. À gauche, une petite porte s'ouvre sur une cave voûtée et enterrée, où étaient conservés les aliments. Deux lits placards sont placés contre la cloison de

l'étable, bénéficiant ainsi de la chaleur des animaux.

Un petit escalier de bois donne accès à la *fenière* dont le volume impressionnant permettait d'entasser en vrac la grande quantité de foin nécessaire pour le long hiver ; ce foin constituait en outre un isolant thermique pour l'habitation et l'étable situées au-dessous.

La *fenière*, aujourd'hui vide, permet de bien observer la très haute charpente qui la couvre, faite en sapin du pays, durci par une pousse lente, due à l'altitude et aux rigueurs de l'hiver. Les *tenailhs* (arbalétriers) inclinés à 60° donnent au toit la forte pente nécessaire pour faire glisser neige et pluie. Les chevrons horizontaux, chevillés sur eux, portent le tressage de genêts longs puis le piquage, à l'extérieur, de genêts plus courts qui constituent une couche de 30 à 40 cm d'épaisseur, assurant imperméabilité et isolation thermique.



La ferme Philip - Premier logis et four à pain

Sur un chevalet, imitant un toit miniature, disposé à cet effet, un « élève » pris dans notre groupe exécute un exercice de piquage de genêt sous la direction du maître piqueur.

La leçon achevée, le chien se lève et se dirige vers la grande porte ouvrant sur le plan incliné par où arrivaient les chargements de foin. Sortant à sa suite, nous nous regroupons au pied de la pente nord du toit où Léon Chareyre va nous faire une démonstration en vraie grandeur sur le toit de sa chaumière. Juché tout en haut d'une grande échelle, où il a grimpé avec une aisance étonnante, il insère un à un dans le chaume du toit les rameaux de genêt dont il s'était muni. Sous les applaudissements et le dé clic des appareils photos.

Après ce morceau de bravoure, point d'orgue d'une très belle et très riche journée, l'heure est

venue de quitter les lieux, car le soir allonge les ombres et la route sera longue pour beaucoup d'entre nous. Remerciements, félicitations et joyeuses congratulations jouent les prolongations, malgré l'heure tardive.

Amoundaou (là-haut), un pays qu'on ne peut oublier

Regret d'arriver à la fin d'une aussi belle journée ? Sans doute, mais, plus encore, le cœur dilaté du bonheur des rencontres et des découvertes qui l'ont jalonnée. Ces rencontres, dont aucune ne fut banale, nous ont aidés à mieux apprécier la singularité d'un terroir que l'altitude, la géologie et l'habitat marquent d'un caractère inoubliable. Dans les vastes étendues de la vieille pénéplaine jaillissent les sucus aux flancs abrupts des jeunes cônes volcaniques. À cette altitude, peu favorable aux cultures, les champs sont

>>>

Prochain rendez-vous

- **Jeudi 14 mars** : *Rendez-vous de la Sauvegarde* à Largentière.

RV à 9h 30 sous les platanes, place des Récollets, face à la porte fortifiée, pour une visite de la vieille ville, ses ruelles, ses maisons anciennes, son église du XIII^e siècle. Repas tiré du panier après visite – partielle – du château. La visite se poursuivra l'après-midi au Tribunal, après un probable détour par un moulinage...

réduits à la portion congrue ; l'ancienne forêt a cédé de grands espaces, dès le XIII^e siècle, se réduisant dès lors aux bois des monastères, nationalisés à la Révolution et devenus les forêts domaniales des Chambons, de Mazan et de Bonnefoy.

Les deux tiers des surfaces portent désormais des landes sur les sols maigres et de bonnes prairies sur les sols volcaniques fertiles, déterminant la vocation pastorale de la région, affirmée de très bonne heure.

Les hommes de ces hautes terres ont donc adapté leur habitat aux rigueurs du climat et à la fonction de fermes à bétail. Les villages, comme Sainte-Eulalie et Sagnes-et-Goudoulet, sont de taille réduite et les fermes sont isolées, chacune sur son domaine, près d'une source, orientée au midi, adossée à la pente pour s'abriter de la *burle* et bâtie solidement suivant un plan simple, généralement rectangulaire.

Nous avons vu que le logis était réduit, laissant la majeure partie du bâtiment à une vaste étable, surmontée d'une *fenière* dont le volume bénéficiait de la forte pente du toit. Albin Mazon écrivait à ce propos que les maisons étaient « plutôt des étables où les bêtes ont généralement laissé à l'homme une petite place. » C'était à Loubaresse, au XIX^e siècle.

Les fermes traditionnelles s'intègrent d'autant mieux à leur environnement qu'elles sont construites en matériaux recueillis sur place : les murs sont en basalte, granite ou gneiss, avec un liant à base d'argile, faute de chaux disponible, et les toits sont couverts de genêt et de lauzes de phonolite, plus rarement de chaume de seigle. Jusqu'au début du XX^e siècle, la majorité des fermes avaient encore de telles toitures, mais l'introduction de la tuile et du métal ainsi que l'abandon de nombreux bâtiments, consécutif à l'exode rural, ont porté un coup fatal aux toitures traditionnelles. Sur la centaine de couvertures en genêt subsistant au début des années 1980, il n'en reste qu'une quinzaine aujourd'hui.

Ne baissons pas les bras malgré tout ; la prise de conscience

de l'intérêt de ce patrimoine exceptionnel, qui est aussi un atout touristique, s'accompagne maintenant d'actions concrètes pour le préserver et le valoriser. L'association Liger, qui a sauvé la ferme de Clastre, s'emploie avec détermination à l'ériger en centre d'interprétation de l'architecture, du paysage et de la biodiversité du pays des sources de la Loire. Elle organise des stages de piquage de genêt et de pose de lauzes et a lancé, avec le PNR des Monts d'Ardèche, l'inventaire des bâtisses traditionnelles de ce pays, dont quatre de plus ont été inscrites en 2018 à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques. La Sauvegarde accompagne Liger, selon ses moyens, dans le projet de Clastre et a subventionné à ses côtés la réfection des toits de genêt d'une ferme à Usclades et d'un moulin au Cros-de Géorand.

Vous qui avez pris part à la journée du 20 septembre, succombez à l'envie d'un retour pour compléter vos découvertes et vous qui n'avez pas eu cette chance, n'hésitez pas à venir apprécier une architecture très originale, témoignant d'une longue histoire, dans un paysage grandiose qui se pare au printemps de somptueux tapis de jonquilles et de narcisses, avant l'explosion estivale d'une féerie de couleurs et de parfums : genêts, gentianes, anémones, violettes... sans oublier la précieuse cistre, qui contribue à la saveur du « fin gras du Mézenc ».

Irma ROUX et Pierre COURT

Bibliographie

FOURNET (Frédérique), HAOND (Laurent) et al. *Toits de Montagne du Gerbier au Mézenc*, imprimerie ABP, Aubenas, 2015.

BOZON (Pierre), *La vie rurale en Vivarais*, imprimeries réunies, Valence, 1963.

GARDÈS (Jean-Marc), collectif sous la direction de, *Le plateau ardéchois*, éditions Créer, 2017.

CARLAT (Michel), collectif sous la direction de, *L'Ardèche*, imprimerie Lienhart, Aubenas, 1991.

D^r FRANCUS (alias MAZON Albin), *Voyage aux pays volcaniques du Vivarais*, Privas, 1878, rééd. Éditions et Régions, Valence, 2001.

Crédits photographiques

p. 1 : Pierre Court

p. 2, 3, 4, 5, 6 (haut) : Dominique de Brion

p. 6 (bas) : Jean-François Cuttier

p. 7 : Lucas Étiévant / Amis de Rochebonne

p. 8 : Annick Fambon

p. 9, 10, 11 : Pierre Court

Patrimoine d'Ardèche

Société de Sauvegarde des monuments
anciens de l'Ardèche

Siège Social :
Archives départementales de l'Ardèche
Place André Malraux - 07000 PRIVAS

Adresse postale :
18 place Louis Rioufol
07240 VERNOUX-EN-VIVARAIS

Directeur de la publication : Pierre COURT

Comité de rédaction :

M. Aymes - P. Bousquet - B. de Brion - D. de Brion -
P. Court - J.-F. Cuttier - G. Delubac - A. Fambon -
C. Hotoléan - B. Salgues - N. Viet-Depaule

Réalisation : C. Bousquet
Impression : Les Impressions Modernes
ZA Les Savines, 22 rue Marc Seguin,
07502 Guilherand-Granges

ISSN : 2101-6771 Dépôt légal à parution

La Sauvegarde laisse aux auteurs la responsabilité de leurs propos